

la nouvelle ACTION FRANÇAISE

police, violence et société

tchang et l'amérique
page 4

la diplomatie chinoise
page 5

la planète des jeunes
page 7

de teilhard de chardin
à michel foucault
page 8

police, violence, et société

Le spectacle Giscard se fait viril ces temps-ci ! M. Marcellin, lorsqu'il était ministre de l'Intérieur, s'était fait une réputation de matraqueur d'ailleurs surfaite. M. Poniowski rêve d'obtenir la même image de marque. Image flatteuse dans l'esprit sinon de l'intelligentsia du moins de la « majorité silencieuse ». Image qui permettra plus aisément au pouvoir de masquer les problèmes de fond posés par la montée de la violence et par sa répression.

UN PAYS POLICÉ...

Tout a commencé voici quelque neuf mois. M. Poniowski, à peine arrivé place Beauveau, avait lancé de spectaculaires opérations « coup de poing ». Il s'agissait de procéder dans les points chauds des grandes villes, et notamment à Paris, à des ratissages pour arrêter filous et voyous, et parfois le prince y participait en personne.

Puis M. Poniowski a annoncé que des policiers en civil surveilleraient discrètement les appartements des vacanciers.

Plus récemment, le prince musclé s'est payé le luxe d'un réquisitoire contre des juges trop permissifs à son gré et de réclamer le maintien de la peine de mort dans certains cas, tel la prise d'otages suivie de mort.

Enfin M. Poniowski vient d'annoncer, à grand fracas, que le préfet de la Sarthe était suspendu pour avoir cherché moins à arrêter les gangsters du Mans qu'à sauver leurs otages.

Et les bonnes gens de réagir favorablement à l'ensemble du spectacle Poniowski même si elles ont regretté la maladresse brutale avec laquelle il a traité l'affaire Gandouin. Enfin un ministre qui n'a pas froid aux yeux ! Zorro est là, Zorro nous protège.

... OU POLICIER ?

L'opinion ne voit pas le caractère ambigu et inefficace de cette série de mesures. La politique du ministre de l'Intérieur aboutit objectivement à encourager l'organisation de ces milices privées qui se constituent par endroits pour lutter contre les agressions. Sans doute M. Poniowski a-t-il confirmé qu'elles demeuraient interdites mais en ajoutant aussitôt que le maire, en tant qu'officier judiciaire « peut procéder pendant quelque temps à la réquisition de certains de ses administrés armés jusqu'à l'arrivée de la gendarmerie de la police ».

Ce texte est équivoque : stricto sensu, il ne s'applique qu'aux cas extrêmes où la légitime défense joue. Mais on peut aussi en faire une lecture large : un maire peut inciter

des citoyens à avoir en permanence des armes et à se réunir en cas de désordre, si la police n'est pas là. Verra-t-on alors nos shériffs bénévoles abattre des voyous en train de crever des pneus de voitures ? La morale l'interdit mais l'agressivité qui sévit dans les villes, y compris chez les citoyens « normaux », incite de facto les « miliciens » à se conduire ainsi. On aurait aimé que M. Poniowski précise fermement les limites de la légitime défense. On aurait aimé aussi qu'il se soucie un peu plus de renforcer les effectifs policiers dans les zones à délinquance élevée (certaines communes de banlieue ont moins de dix policiers pour cinquante mille habitants).

Il est vrai que ce renforcement lui-même est équivoque dans un Etat dominé par une oligarchie partisane.

Prenons l'exemple des policiers chargés de protéger les appartements des estivants. Leurs fonctions les rendent fatalement populaires. Mais du même coup, ils sont banalisés, admis dans la vie quotidienne. Ce qui leur permettra à l'occasion d'enquêter facilement sur les activités, voire la vie privée, des opposants politiques. Procès d'intention ? Non. N'oublions pas que l'actuel premier ministre, lors de son bref passage place Beauveau (février-mai 1974) avait été un chaud partisan du projet Safari. Ce projet consiste à centraliser tous les renseignements de tous les fichiers (judiciaire, fiscal, policier voire... des recensements) afin de mettre en fiche de façon exhaustive chaque citoyen.

Il y a plus grave ! l'incitation à la répression risque de pousser la police à des **excès regrettables** dont le « Dossier noir de la police Française » de Denis Langlois a donné quelques exemples éloquentes. On s'en est aperçu mercredi dernier lorsque trois inspecteurs qui tenaient un guet-apens à des petits maîtres-chanteurs ont abattu dans le XIII^e arrondissement un malheureux automobiliste en vertu du principe « Tirez d'abord, discutez ensuite ».

INEFFICACE ET HYPOCRITE

Tout ceci est d'autant plus inadmissible que la politique de répression est de toute façon inefficace. Passons sur l'aspect-spectacle des opérations coup-de-poing. Notons simplement qu'elles n'ont abouti qu'à prendre du menu fretin.

Il est plus important de noter que **ni la police ni la justice ne suffisent à lutter contre le crime et la violence dans une société qui est fondamentalement criminogène.**

Qu'on nous entende bien ! Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que l'homme naît bon et que la société, même industrielle, le corrompt. Il sera toujours nécessaire de dompter les bas instincts permanents dans tout homme, de châtier (1) ceux qui y cèdent.

Encore faut-il que les idéologies dominantes et l'organisation sociale ne jouent pas le rôle de « pousse-au-crime ». C'est dans les banlieues des mégapoles à Sarcelles ou à La Courneuve que la délinquance juvénile est la plus forte (2). Dans de grands ensembles où rien n'est prévu pour la sociabilité, la rencontre des générations, l'urbanité, ne nous étonnons pas de voir des bandes se former. Lewis Mumford faisait déjà remarquer que, si l'on ne voulait pas voir les jeunes enfants détériorer les ascenseurs et les parties communes des immeubles, il fallait leur donner des terrains de jeux sur lesquels ils disciplineraient et défouleraient tout à la fois leur agressivité.

Par ailleurs, l'urbanisation intensive aboutit à constituer un véritable miroir parabolique de toutes les frustrations. Est-il raisonnable de valoriser, comme le fait la publicité, le petit dieu bronzé qui passe ses vacances à Tahiti, possède son bateau particulier et sa villa à Bormes-les-Mimosas, à qui l'argent ne coûte rien lorsque 95 % de la population est assurée de ne parvenir jamais à ce stade de richesse. La criminalité et la délinquance sont en partie une conséquence directe de la version moderne du supplice de Tantale.

Enfin, comment peut-on stigmatiser la prise d'otages quand on donne soi-même l'exemple du non-respect de la vie humaine. On ne peut pas prôner l'avortement en attendant l'euthanasie sans faire croire implicitement que la protection de la vie commençante ou finissante est subordonnée à des impératifs de convenance ou de confort. De la femme que l'on a incité à avorter au voyou qui « saigne » un chauffeur de taxi pour lui prendre sa recette, en passant par celui qui commet un rapt d'enfant, il y a une continuité implacable, le même nihilisme (3). M. Poniowski qui a joué un rôle important et nocif dans la bataille de l'avortement n'est pas qualifié pour condamner une pègre qui a la même philosophie implicite que la sienne.

Arnaud FABRE

(1) Châtier mais non avilir : ce qui est le cas le plus souvent dans les prisons françaises.
(2) Le taux de criminalité est très exactement quatre fois plus élevé en Seine-Saint-Denis qu'en Lozère.
(3) Cf. article de Gérard Leclerc « Contribution à l'actualité policière » - naf 193.

bulletin d'abonnement

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (20 F), 6 mois (40 F), un an (70 F), de soutien (120 F) (*)

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Année de naissance :

(*) Encadrez la formule de votre choix.

C.C.P. NAF 642-31 Paris

à retourner à la naf-17, rue des petits-champs - paris 1^{er}

la réconciliation

Ni les origines de la fortune familiale, ni son action pendant les dernières années de la guerre d'Algérie ne prédestinaient Valéry Giscard d'Estaing à devenir le champion de l'amitié entre la France et l'Algérie nouvelle.

C'est une raison supplémentaire de se réjouir de la visite présidentielle : un accueil populaire dont la chaleur a été soulignée par tous les observateurs, le ton juste du Président de la République, le geste du colonel Boumedienne se rendant à l'Ambassade de France témoignent de la réussite d'un voyage qui devrait marquer le début d'une nouvelle époque. Cette réconciliation est en effet dans l'intérêt de la France comme dans celui de l'Algérie. Face aux menaces de tous ordres, représentées par les Etats-Unis — qu'ils conquièrent ou qu'ils fuient —, devant l'effondrement du système européen, notre pays est plus que jamais fondé à rechercher l'amitié des nations du Tiers-monde, et tout particulièrement des pays riverains de la Méditerranée.

De même, ces jeunes Etats qui sont toujours peu ou prou menacés par l'un ou l'autre des impérialismes ont intérêt à rechercher l'alliance de la France : sans manifester de prétentions à l'empire, elle est assez forte pour aider les peuples qui entendent défendre leur liberté.

Telle est l'idée maîtresse d'une politique qui, bien avant le général de Gaulle, fut celle de la France pendant presque toute son histoire. Traditionnelle, elle est aussi d'une remarquable modernité. Elle représente notre seule chance de résister aux blocs, en même temps qu'elle se traduit par d'importantes « retombées » économiques. Mais surtout, elle réunit toutes les conditions de la solidité et de la durée puisqu'elle repose, au-delà des tactiques diplomatiques et des intérêts économiques, sur les amitiés du cœur et de l'esprit.

On connaît celles qui nous unissent à la Syrie, à l'Egypte, au Maroc, et à tant

d'autres pays du Tiers-monde arabe, sud-américain et africain. On les voit renaître aujourd'hui en Algérie, même dans les générations les plus marquées par huit ans d'une guerre cruelle. Il reste maintenant à conforter le succès de ce premier voyage, en travaillant dans notre pays à la renaissance de l'amitié franco-algérienne. Cela suppose que soit enfin liquidé le problème de l'indemnisation, réglé le problème des anciens harkis et des rapatriés, qui entretient encore tout un lot de rancœurs. Cela implique aussi qu'on veille aux conditions de vie des travailleurs immigrés, et qu'on mette fin aux campagnes racistes de la presse d'extrême-droite.

Malheureusement, ce n'est pas un des moindres travers du régime giscardien que d'utiliser cette presse pour certaines opérations de mise en condition de l'opinion. En grandissant, le clan giscardien saura-t-il oublier ses origines et négliger ses préoccupations internes ?

Bertrand RENOUVIN

renault-le mans :

un chahut bien gênant

Dixième semaine de conflit à l'usine Renault du Mans. Le mouvement s'essouffait-il ? Tous les observateurs s'accordent aujourd'hui à reconnaître chez les O.S. et ouvriers professionnels de l'usine du Mans une combativité soutenue. Les mêmes n'avaient-ils pas pourtant annoncé candidement — *L'Aurore* en tête — l'ouverture des négociations marquant la détente de part et d'autre ? Des négociations régulièrement repoussées par une direction qui n'a pas manqué de se montrer étonnamment chatouilleuse, suivant en cela les consignes de M. Chirac.

Dans les premiers jours du conflit, un entretien avec Louis Dreyfus recueilli par la télévision à l'occasion de l'inauguration du Salon de Genève, faisait foi de sa volonté de négocier, assuré qu'il était, disait-il, des possibilités de résoudre le conflit. Deux jours plus tard, la direction de la Régie durcissait singulièrement sa position. Elle exige alors l'arrêt immédiat de la part des travailleurs du Mans de leurs actions revendicatives. On voit dès lors comment le premier mouvement de M. Dreyfus a été corrigé.

Responsable pour une bonne part de l'expansion de la ville, l'usine Renault du Mans emploie 9 500 salariés. On y fabrique des tracteurs et on y monte des trains-avant. La main-d'œuvre, d'origine rurale, est beaucoup plus stable que dans les autres usines de la Régie. Proportionnellement, la part des travailleurs immigrés est beaucoup moins importante qu'ailleurs. Aussi a-t-on l'habitude de dire de l'usine du Mans qu'on y fait carrière. C'est-à-dire qu'on y passe sa vie. Il y a encore quelques années, les salariés de l'usine étaient tenus pour des privilégiés en considération des salaires proposés par les autres entreprises privées de la région. Seulement, de relèvement en relèvement, la hausse des salaires chez Renault n'a pourtant guère été sensible au point qu'il est plus intéressant aujourd'hui de travailler dans les entreprises privées. Au point que la fatigue qu'occasionne un travail parcellaire,

abrutissant, comme aux Presses, ne vaille plus qu'on respecte les cadences. Pas étonnant que la grève de l'enthousiasme soit apparue là où les tâches répétitives, compensées par de maigres salaires (les caristes) causent le plus de dépressions et d'accidents du travail. En même temps que naissait la grève de l'enthousiasme, les travailleurs du Mans posaient leurs conditions à une reprise du travail normal : une prime égale pour tous de 250 F par mois. Revendication reprise par la C.G.T. du Mans — majoritaire dans une usine syndiquée à 95 % — sans que celle-ci puisse en revendiquer la paternité. En effet, dans le même temps, les délégués C.G.T. de Billancourt s'en tenaient à une prime de 120 F. Singulière fausse-note.

Les syndicats allaient déjà avoir toutes les peines du monde à contenir et encadrer un mouvement né spontanément en dehors des prévisions de leurs calendriers. Le langage tenu par la direction aux syndicats fait un peu penser aux directives d'un ministre de l'Intérieur à ses polices. En clair, la direction leur reproche de n'avoir pas su éviter les débordements folkloriques tels ces arrêts de travail avec défilé de la fanfare de l'usine dans les ateliers ou les éclats de violence comme il y a cinq jours une prise de bec des ouvriers avec deux contremaîtres.

La revendication des 250 F peut paraître bien dérisoire. Et pourtant on n'a pas fini de rogner. Les responsables syndicaux sauraient, dit-on, se satisfaire d'une prime de 100 F. Mais à la longue, les travailleurs sauront-ils se satisfaire perpétuellement de ces compensations par un travail d'O.S. de carrière ? Leur « ras-le-bol » n'est pas traduisible dans l'immédiat autrement qu'en termes d'augmentation de salaire, diront les réalistes. C'est vrai. Mais qu'on ne se cache pas que de telles fuites en avant, pour autant qu'elles sont vitales pour les travailleurs et bien utiles pour le système ne font que reculer le jour où sera irrémédiablement posée l'alternative : le passage à une société post-industrielle incarnée dans un nouveau projet de civilisation ou la barbarie perpétuée.

Groupe N.A.F. - LE MANS

ENERGIE

La réunion préparatoire à la conférence sur l'énergie qui s'est tenue à Paris la semaine dernière a été des plus cahotiques. Elle a opposé l'ensemble des pays du Tiers-monde (pétroliers ou non) au bloc atlantique. Les premiers souhaitaient que soit traité l'ensemble du problème des matières premières. Les seconds voulaient limiter la discussion aux seuls produits pétroliers. Les Etats-Unis souhaitent une certaine revalorisation du pétrole qui leur permettra d'exploiter leurs schistes bitumeux et de rentabiliser leurs centrales nucléaires. Mais ils ne veulent pas entendre parler de la revalorisation des matières premières dont ils sont importateurs (minerais non ferreux notamment).

La France penchait plutôt du côté des pays du Tiers-monde. Mais sa diplomatie reste trop timorée. Au lieu d'être solidaire de la prétendue Communauté Européenne elle doit se lancer dans une politique d'accords bilatéraux avec les pays du Tiers-monde. Ces accords pourraient garantir aux seconds une indexation du prix des matières premières à la France en échange prendrait une participation active à l'industrialisation des pays exportateurs de matières premières. Une participation qui cependant ne devrait pas être une exportation pure et simple d'un modèle de croissance déjà très contestable chez nous. Faute de quoi nous exporterions nos déséquilibres... en attendant de nous susciter de futurs concurrents là où est souhaitable une complémentarité et un dialogue des civilisations.

la rencontre de deux mondes

tchang et l'amérique

Samedi dernier, en regardant sur T.F.1 l'émission rétrospective consacrée à Tchang Kai-shek, fondée sur des documents valables mais que le commentaire banalisait par son inintelligence totale de la question, je me disais que le véritable drame du maréchal résidait au fond dans cette incompréhension réciproque de l'Ouest et de l'Est : l'image que l'Occident (en l'occurrence les Etats-Unis) s'en était forgée n'était qu'une baudruche, tandis que, victime de la formation méthodiste américaine, il croyait encore à la générosité du Nouveau Continent. Quiproquo tragique dont au jour de sa mort il n'avait pas encore compris l'enseignement.

Pour nous, ce n'est pas à travers la presse qu'il nous sera possible de saisir la véritable histoire et le drame authentique du Président de la Chine nationaliste. Une fois de plus, suivant un principe que j'ai ressassé aux lecteurs de la *Naf-hebdo* et d'*Arsenal*, il faut, pour comprendre réellement la question, faire abstraction de nos points de vue et de nos préjugés. Le grand tort de Tchang a été de croire à l'Amérique qui, après l'avoir porté au pinacle, l'a laissé froidement tomber sans comprendre qu'il ne méritait « ni cet excès de gloire ni cette indignité »...

S'il est un point que De Gaulle avait fort bien vu c'est qu'on ne peut faire fond sur aucune alliance avec la perfide Albion ni avec leurs cousins d'outre-Atlantique : toute leur politique est fondée sur des critères subjectifs (vulgairement leurs intérêts). Oh ! ils sont accueillants, compréhensifs, réconfortants, mais leur amitié est toujours sans lendemain et leur humeur changeante.

LA CHINE VUE DU NOUVEAU MONDE

Les Etats-Unis gardent de leur ancien statut colonial un réflexe farouchement anticolonialiste et, malgré des sursauts d'esprit missionnaire, restent foncièrement isolationnistes. N'oublions pas que c'est Roosevelt et la C.I.A. qui furent à l'origine de l'écroulement des empires coloniaux, appuyés en cela par l'U.R.S.S. qui ne s'est jamais constitué d'empire colonial. La Sibérie en effet, plus grande territorialement que la Chine, ne leur est jamais apparue comme telle ni à eux ni au monde.

L'Amérique qui ne participa jamais complètement aux tentatives occidentales de réduire la Chine à un statut semi-colonial, tendit peu à peu à se faire de l'Empire du Milieu une image rassurante. Certes, comme pour justifier la volonté de conquête de l'Occident, les missionnaires du XIX^e siècle avaient eu soin de broser de la méchanceté des païens chinois une image effrayante dont nous retrouvons l'écho fidèle, et fort mal digéré, dans les élucubrations monstrueuses sorties de la cervelle de Lucien Bodard. Réagissant contre cette imagerie d'Epinal, Pearl Buck traça de la Chine une image idyllique dont le rousseaisme affadi correspondait bien à la vision humanitaire de missionnaires qui avaient oublié l'essentiel du message qu'ils devaient transmettre. Et la Chine devint, comme

par enchantement, vertueuse et naturellement chrétienne. Incarnation de cet idéal, le protestant Tchang, assisté de sa jolie et séduisante épouse, devint aux yeux des Etats-Unis l'un des quatre Grands. La baguette de prestidigitateur du faux témoin Pearl Buck l'avait transfiguré. Quand l'incapacité de Tchang à résoudre l'opposition avec les communistes devint évidente l'opinion américaine se divisa en deux : d'une part les irréductibles — surnommés « China Lobby » — composés de puissants sénateurs et banquiers à l'anti-communisme farouche, séduits par le sourire de Mme Tchang et peut-être aussi l'or des fonds chinois géré par son beau-frère, le banquier Kung et, d'autre part, dès 1947, une autre tendance dont Edgar Snow se fit l'apôtre, appuyé par bon nombre d'experts américains, qui considérait d'un œil favorable les « gentils rouges ».

Je me souviens que dès 1947, le premier ambassadeur américain en Chine après la guerre, Leighton Stuart, ancien recteur de l'université américaine à Pékin, déclarait au cours d'un repas auquel j'assistais qu'il n'y avait que peu à craindre des dirigeants communistes dont les meilleurs étaient ses anciens élèves, ce qui était l'exacte vérité. Il oubliait, néanmoins, ceux qui furent formés chez nous aux usines Renault. Plus tard, la relève dans l'éloge fut prise avec génie par Han Suyin, apologiste d'autant plus efficace qu'au moment où l'intérêt américain allait les obliger à changer leur fusil d'épaule, il était important que la Chine continentale devint sympathique, et Formose sans importance. Le voyage de Nixon marqua ce tournant et l'opinion mondiale emboîta le pas. Haro sur le baudet formosan !

Ce que Tchang n'a pas compris, c'est que les Etats-Unis ne voulaient au fond que se faire de la Chine une image qui justifia leur bonne conscience et ne se souciait que fort peu de sa vérité objective. Pour les Etats-Unis, la réalité de la Chine compte moins, en fait, que l'image qu'ils s'en font si elle justifie leur politique du moment.

FAIRE CONFIANCE A L'ONCLE SAM N'EST PAS PAYANT

La seule faute de Tchang, mais elle est de taille fut dans cette erreur de calcul qui lui fit croire que les Américains l'appuyeraient jusqu'au bout coûte que coûte. Chef des nationalistes réfugiés à Formose, il n'avait plus aucun poids réel et ses désirs de reconquête du Continent s'inscrivaient à contre-courant de l'histoire. A la fin d'un dîner fort arrosé, un aide de camp du général Li Tsung-Jen, alors Président de la République Chinoise lors d'une tentative d'effacement de Tchang en 1948, me résuma fort clairement l'opinion du maréchal. Le succès du communisme serait la seule solution pour faire disparaître le désordre causé par les seigneurs de la guerre et les trafiquants. L'expérience du communisme serait le meilleur moyen d'en dégoûter les populations en Chine ; enfin, une

guerre mondiale prochaine et inéluctable permettrait, avec l'aide des Etats-Unis, la reconquête facile du Continent. Croyant que l'Histoire se répèterait, le maréchal a toujours rêvé que l'armée américaine lui permettrait un jour de voir la restauration de sa puissance.

Quant au maréchal, sa réalité est à mi-chemin entre l'image prestigieuse d'un homme d'Etat génial et celle d'un despote fascinant. Militaire habile et patriote convaincu, il n'était pas de taille sur le plan politique et toute l'habileté de son épouse ne sut combler cette lacune. Tout au moins fût-il assez lucide pour comprendre, mieux qu'un Spinoza ou qu'un Mitterrand, qu'aucun accord n'est possible avec les communistes. Son anti-communisme viscéral n'est pas une question doctrinale car en fait il n'est pas (et son fils héritier — surtout) tellement loin d'eux, mais la conviction lucide qu'il ne pouvait y avoir avec eux de compromis possible, leur alliance aboutissant toujours à la destruction de tous leurs partenaires.

LE TCHANG HISTORIQUE

Lorsque la puissante famille Sung décida de donner en mariage une de ses filles à un jeune officier d'avenir Tchang Kai-shek, elle faisait un choix politique avisé comme celui qui lui avait fait choisir comme premier gendre, le fondateur de la République Chinoise, Sun Yatsen, et comme troisième gendre le banquier Kung, qui gère aux Etats-Unis les fonds chinois « réfugiés » là-bas. On oublie trop souvent le rôle discret de ces trois égéries : Chin-Lin, la femme de Sun Yatsen, actuellement vice-Présidente de la République Populaire de Chine, Mei-Lin, Présidente de la Chine nationaliste, et la cadette Li-Lin, femme du riche banquier Kung.

Lorsqu'en 1927, Tchang fonda le régime nationaliste, il rêva de devenir l'unificateur de la Chine. Le principal obstacle à cette unification étant ses ex-alliés communistes, c'est contre eux qu'il déclencha ses foudres. Non sans succès d'ailleurs puisqu'il ne faut pas oublier que la grande marche — le grand œuvre du communisme — fut causée par la pression des armées de Tchang. Celui-ci se gardait bien d'ailleurs de chercher à anéantir ses adversaires, préférant les voir partir sur les territoires des seigneurs de la guerre, ses rivaux. Ces derniers se hâtaient alors de faire allégeance au Kouomintang dans l'espoir d'obtenir le secours des armées nationalistes. En fait, s'il n'y avait pas eu la nécessaire alliance avec les communistes contre les envahisseurs japonais, il aurait peut-être réussi. Mais il était incapable de vaincre militairement les Japonais. De plus, s'il avait perdu ses troupes, il n'aurait plus été l'interlocuteur valable des communistes et de ses rivaux encore existants. La résistance chinoise fut héroïque mais il fallut l'engagement américain pour pouvoir se libérer des Japonais.

En 1946, Tchang était au faite de sa gloire, l'égal des trois autres grands. Il avait, soulignons-le, effacé les traités inégaux et remis en selle la Chine dans le concert international. Son

la diplomatie chinoise

une politique réaliste

En excellents termes avec le Chili de Pinochet, réticente à l'égard du nouveau régime portugais, la Chine a une politique extérieure davantage guidée par l'antisoviétisme que par l'idéologie communiste.

Alors qu'en 1949 les dernières troupes de Tchang Kaï-shek se réfugiaient à Formose, le monde occidental voyait avec inquiétude une masse de 700 millions d'hommes basculer dans le camp communiste. Les plus vieux « clichés » revenaient à la mode. On assiste — affirmaient les uns — à la conjonction du péril jaune et du péril rouge : les yeux bridés et le couteau entre les dents. C'est — pensaient les autres — la fin proche du monde occidental, de notre civilisation chrétienne dont nous savons depuis longtemps qu'elle est « mortelle ». Alors — concluaient les troisièmes — il convient de s'unir pour faire face au danger. Ainsi les partis pro-américains justifiaient-ils la soumission des pays occidentaux aux intérêts américains.

LA RUPTURE AVEC L'U.R.S.S.

L'imposture devait durer longtemps, nourrie çà et là d'arguments habilement choisis sur une éventuelle menace chinoise. Dès l'arrivée au pouvoir de Mao, l'Asie connut ses premiers tressaillements : la Corée, l'Indochine subirent tour à tour les conséquences du bouleversement chinois. Bientôt ce fut l'Inde avec les premières escarmouches sur sa frontière chinoise. Au plan mondial, la place à laquelle la jeune République populaire ne pouvait encore prétendre était pourtant déjà retenue. L'Union soviétique n'était-elle pas le garant de cet avenir prometteur ? Staline, Mao : l'association faisait peur.

→ prestige tant en Chine qu'à l'étranger était immense. Mais c'était un colosse au pied d'argile. Les communistes, eux, n'avaient pas choisi le spectaculaire mais, à la faveur de la résistance, avaient réussi à s'implanter solidement dans les campagnes par une infra-structure qui permit leur victoire. Tchang, malgré son prestige, n'était toujours qu'un parmi les seigneurs de la guerre, incapable qu'il était de sacrifier sa seule force réelle, les six cents mille soldats de son armée qu'il emmena avec lui à Taïwan. Que pouvait-il faire d'autre ? S'il les avait sacrifiés, il aurait perdu tout prestige et toute influence. Une fois que l'épreuve de force montra la supériorité morale et tactique du communisme, il laissa sur le terrain la résistance vaine à ses rivaux pour aller à Formose attendre des jours meilleurs et le retour des choses que naïvement il croyait inéluctable. Il pensait que son image de marque résisterait à sa défaite, mais le temps est passé où Stilwell qui dénonçait ses limites faisait scandale en Amérique. Il laisse l'image d'un vaincu qui n'a su comprendre la leçon de l'histoire et le principe premier de ses rivaux communistes, qu'il ne faut jamais « compter que sur ses propres forces ».

YANN KERLANE

Le monde ne percevait toutefois pas encore les nombreux germes de discorde que renfermait « l'indéfectible amitié » entre Soviétiques et Chinois. Staline disparu, ces germes ne feront que croître jusqu'au jour où la querelle éclatera au sein du monde communiste. Au début, Krouchtchev hésite, espère un arrangement, essaie de cacher au monde l'ampleur de ses dissensions avec Mao, ce « marxiste à la margarine » ; mais bientôt il sera absolument impossible de masquer quoi que ce soit. La querelle sera consommée par le départ des techniciens soviétiques de Chine.

C'est de cet événement que date la réorientation de la diplomatie chinoise. Le fait est capital. La Chine, puissance communiste, rejette l'idéologie, la tutelle et l'impérialisme soviétiques. Cette donnée fondamentale n'intéresse pas, on s'en doute, les deux seuls protagonistes. Elle bouleverse tous les raisonnements sur lesquels les grandes chancelleries avaient fondé leur politique. Désormais, d'une manière confuse, puis de plus en plus précise, il apparaît que la division du monde ne passe plus entre pays capitalistes et pays socialistes. Le monde communiste est victime de ses contradictions internes.

A l'Ouest comme à l'Est, des voix se font entendre qui mettent en cause la domination de Moscou et de Washington. Le processus de détente engagé par le Général de Gaulle ne fait que renforcer cette analyse. Ce qui importe dorénavant, pensent les Chinois, n'est plus telle ou telle appartenance idéologique ; mais un pays est riche ou pauvre, puissant ou faible, exploiteur ou exploité. Aussi les dirigeants chinois proposent-ils une autre théorie mieux adaptée aux réalités contemporaines.

Le monde est divisé en trois parties. Face aux deux super-puissances impérialistes, Etats-Unis et U.R.S.S. qui forment le premier monde, les pays en voie de développement, ceux du Tiers-Monde, doivent préserver leur indépendance et leurs richesses. C'est l'antagonisme fondamental. Au centre, se trouve le deuxième monde, composé de pays industriellement développés, mais qui ont aussi à subir les abus des super-grands. En conséquence, une alliance tactique peut être temporairement conclue avec ces pays du deuxième monde.

Cette affirmation de la division du monde en trois ensembles offre un intérêt autre que théorique. C'est à la lumière de ces implications pratiques que l'on comprend mieux tel ou tel aspect de la diplomatie chinoise qui, pris séparément, ne laisserait pas d'étonner un observateur peu averti.

DE LA LUTTE ARMÉE A L'OFFENSIVE DIPLOMATIQUE

Dire que la Chine revendiquait la première place parmi les pays du Tiers-Monde peut paraître banal. Encore convient-il de préciser quels moyens elle a entendus employer pour y parvenir, moyens qui sont profondément différents selon que l'on se place avant ou après les années soixante-dix.

Dans un premier temps, Pékin considère que le seul moyen d'éviter l'influence soviétique dans le Tiers-Monde, consiste à diviser le mouvement communiste international — alors en pleine expansion — pour tenter de s'y assurer une position dominante. Cela l'amène à adopter une attitude très rigide et à s'engager avec Moscou dans une surenchère d'où il apparaîtra que Pékin est « le combattant le plus acharné et le plus conséquent de la lutte contre l'impérialisme ». C'est à cette époque que — pour repousser les thèses soviétiques — Mao reprend sa vieille théorie géo-politique de « l'entourage des villes par les campagnes », transposée de l'expérience révolutionnaire chinoise à des dimensions planétaires. La campagne (le Tiers-Monde) doit entourer la ville (les pays industriellement développés). Aussi Pékin, qui avait mis sur l'éclatement des mouvements révolutionnaires, incitait les groupements « pro-chinois » à la lutte armée, à l'insurrection. Mais cette tactique devait rapidement se révéler désastreuse. Non seulement les mouvements de guérilla ne connurent pas les succès escomptés, mais la Chine, pour avoir effrayé les gouvernements de ces Etats du Tiers-Monde, s'enfermait dans un splendide isolement diplomatique. Il était clair que cette tactique ne faisait qu'avantager les Etats-Unis, et surtout l'Union Soviétique. Ces raisons conduisirent les responsables de la diplomatie chinoise à modifier radicalement leur approche du problème à partir de 1970.

Cela se traduit simultanément par un assouplissement de la propagande, des formes et des méthodes d'action et par une offensive diplomatique tendant à faire reconnaître la Chine sur la scène internationale, afin de briser le blocus dont elle était victime. Aussi relègue-t-elle au second plan sa phraséologie révolutionnaire et opte-t-elle pour une diplomatie plus « accommodante ». Cette vision des choses fut encouragée par l'évolution de la situation des pays en voie de développement : audience accrue des mouvements de libération non-marxistes, politique plus indépendante des Etats du Tiers-monde envers leurs « tuteurs institutionnels » (notamment en Amérique Latine).

DES ALLIÉS INATTENDUS...

Cette évolution ne restera pas sans incidence sur la nature du combat des mouvements révolutionnaires (pro-chinois) qui semblent substituer à la traditionnelle lutte anti-impérialiste, une lutte contre le communisme orthodoxe. En fait il paraît plus exact de dire que désormais il y a confusion des termes impérialisme et communisme, l'ennemi désigné étant bien entendu l'Union Soviétique et ses alliés. Les fruits de la nouvelle politique se feront rapidement sentir : de 1970 à 1974, la Chine populaire établit des relations avec de nombreux gouvernements, même les plus réactionnaires. L'exemple le plus révélateur est celui du Chili : le régime de Pinochet, issu du coup d'Etat organisé par la C.I.A., fut immédiatement reconnu par la Chine alors que celle-ci refusait de reconnaître le nouveau Portugal issu du coup d'Etat du M.F.A.

une politique réaliste (suite de la page 5)

L'U.R.S.S. ne se prive évidemment pas de dénoncer de telles pratiques. La presse soviétique a publié une photographie montrant l'ambassadeur chinois serrant la main de Pinochet. Les visages étaient souriants. D'ailleurs Pinochet n'a-t-il pas qualifié d'« excellentes » ses relations avec la Chine. Particulièrement habiles, les Chinois rachètent au Chili des matières premières (notamment du cuivre) pour lesquelles ce pays a perdu d'importants marchés après le coup d'Etat. Ce soutien commercial se double d'un soutien politique : la « Gazette littéraire » (hebdomadaire soviétique) rapporte que le 21 octobre dernier, le représentant chinois à l'O.N.U. quitta la salle de conférence lors du vote sur la résolution portant condamnation de la Junte chilienne pour son absence de respect des droits de l'Homme. Un tel exemple, pour étonnant qu'il soit, n'est pas isolé. L'apparente mollesse du soutien chinois aux pays arabes ou aux communistes indochinois est de la même veine ; ou encore l'absence de toute condamnation du coup d'Etat de Chypre renversant Makarios, alors même que quelques semaines auparavant, en visite à Pékin, l'archevêque s'y était vu prodiguer les marques de soutien les plus chaleureuses et les plus vives.

CONTRE LES SUPER-GRANDS

Concernant les pays de la deuxième zone (principalement l'Europe et le Japon), l'approche chinoise est identique. Elle se traduit par un soutien verbal de Pékin envers **une politique qui consiste à s'opposer aux super-grands.**

Aussi ne ménage-t-on pas les efforts auprès de certains politiciens européens pour préconiser l'unité d'une Europe capable de s'affirmer face à Moscou et Washington. Mais une telle union reste hypothétique. Les dirigeants chinois s'en rendent compte. C'est pourquoi, dans un premier temps, ils recommandent la **cohésion occidentale autour des Etats-Unis**, le maintien et le renforcement de l'O.T.A.N., seule force capable à leurs yeux de s'opposer efficacement à la menace soviétique. Ceci explique que dans le cas de la France, la politique de Michel Jobert n'ait été qu'à moitié appréciée : dans le refus du condominium soviéto-américain, elle ne conduisait pas à la constitution d'un bloc anti-soviétique. Ceci explique encore le succès rencontré lors des visites à Pékin d'hommes politiques du vieux continent, atlantistes et anti-soviétiques, de l'anglais Heath au bavarois Strauss.

Avec le Japon, le schéma est identique : il s'agit avant tout d'éviter tout rapprochement Moscou-Tokyo. Si la tâche est rendue facile

grâce à certains différends entre les deux capitales (en particulier la question des îles Kouriles), les dirigeants chinois n'en déploient pas moins tous les efforts destinés à renforcer leurs liens avec le Japon (accords commerciaux) et conseillent aux japonais de ne pas s'affranchir d'une manière trop rapide et inconsidérée de l'alliance américaine.

L'Union soviétique n'est plus pour les Chinois l'ennemi public numéro 2, mais bel et bien le **danger principal**. Les Etats-Unis connaissent actuellement une série de revers qui ne font que renforcer la position de l'Union Soviétique. La hantise de Pékin serait de voir les Soviétiques s'installer dans les places abandonnées par les Américains. Aussi faut-il s'attendre au développement des relations sino-américaines, même si l'année 1974 s'est révélée, à cet égard, décevante.

Mais combien de temps ces données resteront-elles valables ? La grande inconnue reste la succession de Mao qui ne peut être sans incidence au plan des relations internationales. Américains et soviétiques le savent. Si l'on ajoute à cela l'instabilité traditionnelle du pouvoir politique en Chine, on comprend que les grands de ce monde y regardent à deux fois avant de s'engager trop avant.

Youri ALEXANDROV

OPÉRATION « PICARDIE »

Une vaste opération de propagande sur la Picardie va commencer prochainement. Alliant les affichages, les ventes à la criée, l'implantation de points de vente en kiosque ainsi qu'une prospection systématique et personnalisée sur plus de mille personnes, cette opération doit nous permettre d'améliorer d'une façon sensible l'implantation de la N.A.F. dans cette région. Pour atteindre ce but nous avons besoin de votre aide. Sur le plan matériel nous demandons à tous ceux qui acceptent de participer d'une façon active à la propagande de nous le signaler, d'autre part nous vous demandons de nous indiquer les noms et adresses de toutes les personnes susceptibles d'être intéressées par la N.A.F. et domiciliées dans les départements suivants : Aisne, Oise, Somme.

Nous vous demandons une réponse très rapide l'opération devant commencer d'ici quelques jours.

mercredis de la naf

Chaque semaine la N.A.F. organise une conférence suivie d'un débat. Les réunions ont lieu à 21 heures, 12, rue du Renard Paris-4^e (salle du 2^e étage). (Métro Hôtel de Ville).

Mercredi 16 avril : Les marxistes devant la crise, par Gérard Leclerc.

Mercredi 23 avril : « De l'école aux cultures », par Arnaud Fabre.

DIFFUSION DE LA NAF-HEBDO

La N.A.F. n'est pas diffusée dans les kiosques. Notre réseau de distribution est donc tributaire de la bonne volonté de nos militants. Une réorganisation de cette diffusion est en cours dans la Région parisienne. Nous recherchons des militants susceptibles de fournir régulièrement ce petit travail.

Prenez contact dans les locaux avec Frédéric Aimard qui vous renseignera.

POINTS DE VENTE DE LA REGION PARISIENNE (deuxième liste)

- Librairie, 30, rue d'Auteuil, Paris (16^e).
- Librairie, 2, rue d'Auteuil, Paris (16^e).
- Librairie 77 bis, rue Michel-Ange, Paris (16^e).
- Kiosque, 30, boulevard Exelmans, Paris (16^e).

NANTES

Session de travail le dimanche 20 avril, avec la participation de Arnaud Fabre. Toutes les personnes intéressées sont priées de prendre contact avec J.-M. Brégaïnt, 11, rue du Coteau à Nantes.

PARIS-15^e - CLAMART ISSY - VANVES

Reprise de la permanence tous les vendredis à 21 heures, 25, rue Alain-Chartier (salle en sous-sol), métro Convention.

ERRATA

Nous avions omis de signaler que l'ouvrage « Tragédie à Clairvaux » de René Vigo dont nous avons rendu compte la semaine dernière était paru chez Flammarion. D'autre part l'ouvrage de Dominique Desanti « Les Staliniens » est édité chez Fayard.

DINER RENCONTRE CHAQUE VENDREDI

Tous nos lecteurs de la région parisienne ainsi que nos amis de province en visite à Paris peuvent participer chaque semaine à notre « diner-rencontre » qui rassemble les principaux rédacteurs de la N.A.F. et des militants. Inutile de s'inscrire à l'avance, il suffit de se trouver à 20 heures dans les locaux du journal. Prix du repas au restaurant : 14 F.

COMMUNIQUÉ

Bertrand Renouvin signera son livre « Le Désordre établi », dans le cadre de la « Journée du livre gaullien » qui aura lieu le samedi 19 avril de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures à la Maison de l'Amérique Latine, 217, boulevard Saint-Germain, Paris (7^e).

COMMUNIQUE

La Gazette du Val de Loire du mois d'avril est parue. Au sommaire : Armée et Région. La décentralisation nécessaire, Royer : deux portraits, les libertés sous l'ancien régime, interview d'André Carrette. Spécimen contre 1 F en timbre aux lecteurs de la N.A.F.

Gazette du Val de Loire, B.P. 49, Rives-du-Cher, 37004 Tours.

la nouvelle ACTION FRANÇAISE

Edité par la S.N.P.F.
17, rue des Petits-Champs - Paris (1^{er})
Téléphone : 742-21-93

Abonnement trois mois : 20 F

Abonnement six mois : 40 F

Abonnement un an : 70 F

Abonnement de soutien : 120 F

C.C.P. N.A.F. Paris 642-31

Directeur de la publication

Yvan AUMONT

Imprimerie Abexpress

72, rue du Château-d'Eau - Paris (10^e)

la planète des jeunes

● Les 18-24 ans, aujourd'hui repliés confortablement, ne vont-ils pas être obligés de poser bientôt leurs problèmes à l'échelle de la cité ?

Longtemps à la pointe de la contestation et désireuse de transformer un système inutilement contraignant, la jeunesse se replie désormais dans des abris confortables en se retranchant progressivement du monde des adultes. Le ferment de Mai 68 et ses retombées jusqu'en 1971 ne sont plus qu'un souvenir. Les 18-24 ans « émigrent » à l'intérieur même de notre société industrielle en abandonnant tout projet révolutionnaire : ils forment un monde à part, une « planète » étrange et mouvante qu'il est difficile de connaître de l'extérieur.

Telle est la thèse exprimée par le sociologue Jean Duvignaud à la suite d'une enquête effectuée dans toute la France — entre octobre 72 et octobre 73 — auprès de jeunes appartenant à tous les milieux sociaux, par des étudiants de l'Université Rabelais de Tours (1). La publication de ces nombreux témoignages apporte des indications intéressantes parce qu'ils éclairent de l'intérieur les préoccupations de classes d'âge dont les problèmes sont le plus souvent ignorés ou méconnus. Quant au commentaire — souvent superficiel — de Jean Duvignaud, il laisse apparaître de rares intuitions qui valent la peine d'être discutées.

Je poserai une seule question : ce tableau des 18-24 ans saisis par la lassitude de l'après-mai correspond-il à la réalité d'aujourd'hui ?

L'EMIGRATION INTERIEURE

Tout à fait d'accord avec cette idée que l'éclatement de la contestation, en ruinant l'espérance d'un vrai changement, a rejeté certaines classes d'âge vers des « niches » sécurisantes justifiées par une philosophie assez simple exprimée parfois crûment : « la vie, c'est de tirer le meilleur parti de ce qui peut se passer, de ce qui nous entoure ; vivre agréablement, ça veut dire avoir un travail qui plaît, acquérir certaines choses, beaucoup de loisirs et faire ce qu'on a à faire sans s'occuper de personne. » De plus en plus étrangers aux problèmes d'une société qui les néglige, les jeunes mettent la collectivité « entre parenthèses ». Ce « repliement dans l'existence privée » correspond surtout à une « crainte trileuse de perdre ou de pervertir son moi » par compromission avec le monde des adultes.

Duvignaud l'exprime fort bien en résumant son livre en quelques lignes : « de l'ensemble de l'analyse émerge une constante : celle d'une recherche de niches, d'un repliement sur des bases privées, d'un réenracinement dans des lieux privilégiés, abrités, isolés de la vie publique. Ces cavernes constituent autant de petits cercles ou de groupements de faible amplitude qui peuvent se constituer à n'importe quel niveau de la vie collective et dans n'importe quelle institution — l'armée, l'université, le travail en usine, les loisirs, la vie du couple... Ici, la moto, les bals du samedi soir, le culte des amis (on ne dit plus les « copains »), la chaîne stéréo, la musique — tout peut servir de protection contre la société globale ».

Ce souci de protéger sa personnalité contre les agressions de la société industrielle correspond-il à une révolution intérieure susceptible d'entraîner à terme d'importantes transformations sociales ? Pas du tout ! Car cet égoïsme est vécu comme le moyen de retarder au maximum son entrée dans le monde adulte

prisonnier de lourdes responsabilités familiales ou professionnelles. Les jeunes recherchent « un mode de vie qui soit momentanément authentique » alors qu'ils savent bien que « ça ne va pas durer ». Il s'agit d'un repli avant une intégration considérée comme inéluctable.

Cette mentalité fait évidemment de piètres révolutionnaires. Car « ces micro-sociétés ne sont pas des communautés... ce sont des ensembles organisés qui ne mettent pas en cause le système des habitudes et des coutumes, mais qui, simplement, se livrent entre eux à des fêtes ou manifestations intimes » que la société globale ne permet plus. Et Duvignaud a le mérite de mettre en cause la responsabilité d'un type de société : « le mouvement vers les niches est une tendance interne à la vie collective qui s'abrite ainsi de la complexité de la division technique du travail, de l'industrialisation forcée, de l'urbanisme absurde, du bombardement unilatéral de la publicité, de l'information gouvernementale, d'une pédagogie dominante. »

Cette émigration dans « un étroit canton de la vie sociale » pourra-t-elle durer longtemps ? Je suis persuadé du contraire. Il suffit de regarder un peu autour de soi.

LES JEUNES DANS LE SYSTEME GISCARD

Nous approchons peut-être d'un seuil de rupture amené par deux séries de causes dont la rencontre signifie qu'un problème très grave est posé à l'échelle de la cité : d'un côté les générations nées après-guerre dont l'existence même a fait craquer des structures vétustes en même temps que s'établissait la société industrielle ; d'autre part un système économique en récession entre les mains d'une caste installée et incapable d'imaginer les solutions aptes à accueillir les générations qui accèdent peu à peu à un âge responsable. Et le point de rencontre n'est autre que le chômage des jeunes.

Il ne s'agit pas d'un phénomène conjoncturel. D'ailleurs le monde des adultes en prend peu à peu conscience parce que la presse en parle de plus en plus. Mais peu d'observateurs en saisissent la signification profonde.

Quel que soit son âge ou son diplôme, un débutant ne trouve pratiquement plus de travail depuis quelques mois. Il est en concurrence avec ceux que la récession a laissés sur le côté mais qui disposent d'une expérience professionnelle. Chaque génération qui arrive sur le marché du travail connaît une proportion de chômeurs de plus en plus importante qui s'ajoute à la précédente, un peu comme un produit qui s'accumule peu à peu dans un récipient de plus en plus petit. La recherche d'un emploi, pour un jeune, devient une quête désespérée.

Il faut avoir vécu cette situation pour sentir la profondeur du drame. Quelle que soit votre valeur, vous êtes négligé, ballotté d'un espoir à l'autre pour vous retrouver en définitive dans la même situation de départ. Il y a peu d'années, la recherche — même longue — d'un emploi était toujours fructueuse. A cause de l'ampleur des générations, une solution pour l'ensemble devient mathématiquement impossible.

Alors finies les « niches » dans lesquelles on acceptait de rentrer de guerre lasse. Finis les abris à partir du moment où il devient impossible d'acquiescer son autonomie financière. A la différence de leurs aînées, les générations d'aujourd'hui seront très vite confrontées à des difficultés économiques insurmontables qui vont rejaillir sur l'ensemble de leur existence.

Qui sont ces générations ? Elles ont reçu

de plein fouet la société industrielle alors qu'elles ne pouvaient pas se défendre, d'où des répulsions, des craintes et des aspirations très différentes de celles des jeunes-cadres-dans-le-vent ou de leurs parents installés. Elles ont vécu des transformations qui touchent tous les domaines de la vie : études plus longues, sources concurrentes d'information par le transistor et la télévision pendant toute l'adolescence, modification des mœurs, agressions de toutes sortes et donc souci de se défendre contre une société vécue comme un « truc mou » dirigé par une bureaucratie anonyme et irresponsable. Conséquence : le chômage ne sera pas interprété comme dans l'Expansion ou les pages économiques des journaux. Loin d'être un accident réparable, il sera l'occasion de la remise en cause d'une société malade incapable d'assurer un minimum de justice parce qu'elle tourne sur elle-même sans prévoir les évolutions nécessaires.

Le système Giscard risque de précipiter cette contestation. Sans mémoire ni faculté de prévision, la petite caste giscardienne — qui reflète un mode de vie bien précis — ne comprendra jamais qu'il ne suffit pas de gérer le présent pour résoudre le grave problème du chômage des jeunes. Il est vrai que chez ces gens-là le « piston » reste l'institution vénérable qui continue à faire ses preuves. Imperméables au spectacle giscardien, les jeunes devineront peu à peu où résident les véritables responsabilités de la crise qui s'annonce.

LES TROUS DU FROMAGE SOCIAL

Mais la situation se complique encore du fait de l'attitude prévisible des adultes menacés eux aussi par la récession économique. On ne peut imaginer un choc de générations plus dur : d'un côté les installés qui se serrent les coudes contre les générations montantes — soucieux de préserver leur équilibre précaire basé sur la médiocrité d'une vie quotidienne et la téléconsommation — de l'autre les débutants à la recherche d'une vie plus personnelle mais broyés par un système qui ne leur permet même plus l'existence de « niches » confortables où il était permis d'ignorer le problème politique.

La jeunesse postérieure à la fin de l'après-mai se voit reprocher par Jean Duvignaud de s'installer dans les « trous du fromage social ». Mais depuis la crise de l'énergie, l'apparition du système Giscard (qui n'a pas le dynamisme économique du projet industriel pompidolien) et l'arrivée sur le marché du travail de générations qui deviendront révolutionnaires parce que le système ne peut les accepter, j'ai plutôt l'impression du contraire. Retournant la thèse contre Jean Duvignaud, je propose l'hypothèse de travail suivante : une grande partie de la jeunesse n'est-elle pas contrainte de poser les problèmes à l'échelle de la cité alors que les générations installées continueront à fermer les yeux pour continuer à monopoliser les « trous du fromage social » ?

D'où deux craintes qui sont en même temps deux espoirs : qui profitera de cette situation objectivement révolutionnaire dans une grande partie de la jeunesse ? et avec quel projet politique ? Et puis qui pourra éviter le choc des générations en les aiguillant sur une seule et même préoccupation : la découverte d'un art de vivre par le refus des aliénations de la société industrielle et la construction d'une cité capable d'assurer la justice économique en aménageant les transformations nécessaires ?

Michel SAINT-RAME

(1) La planète des jeunes, par Jean Duvignaud. Coll. Les grands sujets, chez Stock. 350 pages.

de teilhard de chardin à michel foucault

● Doit-on se souvenir de Teilhard de Chardin ?

Ainsi, il y a vingt ans mourait le père Teilhard. Il faut la pieuse sollicitude d'Henri Fesquet dans *le Monde* pour nous le rappeler, en introduction à un article bienveillant mais très équilibré du Père Rideau. Le grave quotidien aurait pu titrer : doit-on se souvenir de Teilhard de Chardin ? Car on conviendra que le jésuite paléontologue était sur le point de se faire doucement oublier, tandis qu'il y a quinze ans le même Fesquet ne jurait que par lui ! L'imbécilité réactionnaire se définissait alors par l'aversion à l'égard de cette mystagogie cosmique, cette prosopopée de l'évolution. Comme à l'époque, je ne voulais pas être imbécile sans savoir ce qu'était l'intelligence, je lus : *le phénomène humain, le milieu divin, etc.* La flamme teilhardienne, quelques pages d'un mouvement lyrique assez saisissant ne parvinrent pas à m'enthousiasmer pour une pensée qui, je le pressentais, se démoderait très vite. Somme toute, il était inutile de se procurer l'ensemble de la collection éditée par le *Seuil*. Il suffisait de lire trente pages pour savoir de quoi il retournait. Après, c'était toujours la même chose, indéfiniment répétée. Cette pensée s'ordonnait autour d'une vision : le mouvement évolutif commencé au point alpha, l'apparition de la matière, s'achevait en oméga, le retour du Christ. Entre les deux, des étapes d'un processus logique et grandiose : la biogénèse, la noogénèse, la christogénèse.

Les difficultés de tous ordres que recelait cette vision polarisaient à la fois savants, philosophes, théologiens, historiens, etc. Certaines, d'ailleurs ne manquaient pas d'intérêt, en stimulant la réflexion sur des points controversés. Mais cela ne suffisait pas pour lui assurer un grand avenir et justifier les torrents d'exégèse, de verbe fervent qui se déchaînèrent au début des années soixante. La preuve fut donnée par la brusque décade de la vague d'engouements. D'autres modes allaient rapidement solliciter les chercheurs d'idées neuves. Le cher Fesquet, se reposant des fatigues du Concile, découvrait un jeune penseur d'un autre genre qui allait pour une saison réchauffer ses ardeurs : Jean-Marie Paupert dont Bultmann renforçait le nominalisme et le fidéisme tragiques. Depuis, Paupert a été bien oublié. Notons toutefois pour mémoire qu'on lui doit l'expression de « nafiste glouton », ce qui après tout n'est pas si mal. Mais l'infatigable Fesquet a fait depuis lors bien d'autres découvertes et nous nous perdrons à en suivre l'historique.

SCIENCE ET FOI

L'oubli devait d'autant plus se faire autour de Teilhard, que son succès arrivait soixante ans trop tard. Sa problématique est en effet très début de siècle. Que l'on se souvienne : à l'époque, une nouvelle religion s'est constituée, le scientisme, avec un Renan, un Berthelot. La science, mot prestigieux, magique, devenait le moyen du salut, du bonheur. Elle balayait les représentations « infantiles et primitives » que les religions avaient jusqu'alors développées sur les origines du monde et de l'espèce humaine. La genèse, mes amis, quelle rigolade ! Dans le même temps, les progrès des recherches historiques et exégétiques faisaient consi-

dérer d'un œil neuf les textes sacrés : la crise moderniste viendra en partie de là. Le problème pour l'intellectuel chrétien est alors de résorber le conflit qui apparaît entre la science et la foi. Des tentatives plus ou moins heureuses sont esquissées. La plus hasardeuse a été dénoncée sous le nom de concordisme. Il s'agissait de faire concorder à toute force les récits de la genèse par exemple, avec les apports des sciences géologiques, paléontologiques. Il y eut des résultats curieux, parfois même délirants.

La vision teilhardienne est sérieusement infestée de concordisme. Ce qui, à la rigueur, ne serait pas grave et aurait pu la faire ranger dans la catégorie des écrits aimablement farfelus. Ce qui est plus sérieux, ce n'est pas que la difficulté science-religion apparaisse comme un conflit de rationalités. Une meilleure intelligence des ordres (au sens de Pascal) stimulée par les difficultés du moment aurait pu la résoudre. Ce qui est grave, c'est que le jésuite soit surtout sensible au conflit de deux fois. Disons en raccourci, la Foi en Jésus-Christ et la Foi des dévots du Progrès ou de l'Histoire. Le drame de Teilhard, à mon sens est là et il n'est que là : avoir voulu concilier deux fois inconciliables.

Cette Foi-là, la seconde, Péguy la connaissait bien. Il l'avait débusquée avec son flair infailliable chez le bonhomme Renan, dans *L'Avenir de la Science*. Immédiatement il avait saisi l'imposture « ce livre est au fond un livre de duplicité, un livre de feinte ignorance, de feinte cécité, de feinte surdité, de feinte mutité devant certains problèmes, devant les seuls problèmes qui, comme par hasard, fussent embarrassants, pour lui ». La feinte consistait dans le savant camouflage de préoccupations métaphysiques dans un discours prétendument scientifique. Cette feinte, Teilhard ne la débusqua pas. Pour quelles raisons ? Nous l'ignorons, et il serait par ailleurs incongru de rentrer dans son débat de conscience personnel. Était-il vraiment conscient de la difficulté, savait-il vraiment qu'en lui deux fois, deux Espérances se contredisaient ? Ou la difficulté était-elle pour lui essentiellement rationnelle ?

VINGT ANS APRÈS

Vingt ans après le Père Teilhard, le monde a changé. Et certainement pas dans le sens où il l'entendait. Nous sommes très loin de ce rassemblement unanime des habitants de la planète unis à l'image d'un *unique grain de pensée*. Il y a quinze ans, les débuts de la coexistence pacifique, le dialogue Kennedy-Krouchtchev, les illusions entretenues sur la vertu des institutions internationales alimentaient la ferveur planétaire et donnaient quelque crédit aux vues politiques du jésuite. L'histoire a passé depuis avec son cortège de drames sur bien des rêves. Mais ce qui a été décidément fatal au teilhardisme c'est le changement complet de problématique de l'intelligentsia. L'évolutionnisme ne fait plus recette.

Entendons-nous. Il peut encore intéresser les savants comme hypothèse vraisemblable à propos de mutations d'espèces. Il a perdu tout crédit religieux. Avec Renan et Berthelot, le positivisme masquait une religion. Aujourd'hui,

le positivisme balaie toute perspective religieuse. J'ai déjà cité ici, ce mot d'André Malraux : « Avec l'évolution, pour la première fois une explication du monde n'en apporte pas la signification ». Il eût scandalisé au début du siècle. Il eût scandalisé Teilhard, ses inconditionnels d'il y a quinze ans. Aujourd'hui il apparaît normal, presque banal.

J'y pensais tous ces jours-ci. Le brusque rappel de la mémoire du R. P. par *le Monde* a surgi tandis que je lisais le dernier livre de Michel Foucault. Quel contraste, quelle contradiction ! La preuve cinglante de l'échec du teilhardisme qu'explique au fond l'ignorance complète des vrais problèmes... Lorsqu'une volonté « scientifique » se veut intégralement fidèle à elle-même, lorsque son regard glacé prend l'histoire humaine pour cible, l'illusion lyrique se dissipe. Nous sommes loin de l'épique, du grandiose du visionnaire.

Impossible de résumer *Surveiller et punir* (1). Tant d'érudition méticuleuse, de subtilité analytique pour décrire l'évolution de la justice et la naissance de la prison provoquent l'admiration, mais aussi quelque découragement. Quelle leçon peut-on tirer de cette merveille de travail sérieux, méthodique ? A travers le changement des institutions, l'abandon de l'éclat des supplices pour l'obtention de la docilité des corps, c'est toute l'évolution des stratégies du pouvoir qui se révèle. La progression du savoir donne d'autant plus de force au pouvoir qui dissimule sa puissance accrue. A travers la minutie de l'argumentation, le discours convainc. Mais quelle idée sur le contenu de l'histoire humaine, son sens ! Cette stratégie du pouvoir, c'est un peu celle de l'araignée aux dépens de sa victime, à ceci près que l'araignée humaine fait montre de plus d'invention dans l'habileté. Dans cette invention, nul projet particulier ne se découvre : un système succède à un autre sans que la progression indique une signification. Nous restons dans l'explication, l'analyse aux mille constatations convergentes mais qui n'ouvrent pas à une Histoire, à une vision générale. La philosophie de l'histoire est bien morte et bien vaine.

On dira : une telle œuvre a bien une signification ? L'engagement de Michel Foucault contre le système pénitentiaire actuel, son inhumanité. Peut-être, mais le lien n'est pas apparent. On a envie de dire : au nom de quoi cet engagement dans cette histoire désolée ? Quelqu'un qui le connaît bien, me disait qu'au milieu de toutes ces œuvres humanitaires, il y a beaucoup de désarroi. Je le crois volontiers.

En résumé de tout cela, je m'inscris en faux contre l'affirmation d'Henri Fesquet : « La pensée contemporaine a mis l'homme en miettes. D'où le malaise actuel. Mais tôt ou tard, il faudra recoudre. C'est là que Teilhard deviendra ou redeviendra précieux. » Teilhard n'a pas su conquérir le monde scientifique pour lequel on le disait prédestiné. C'est qu'à ce monde exigeant sur le plan de la vérité, il ne faut plus d'ersatz de religion et de foi. La feinte que Péguy avait dénoncée ne paie plus. Vingt ans après Foucault est le chatiment de Teilhard.

Gérard LECLERC

(1) Michel Foucault *Surveiller et punir*, nrf - Gallimard.